

LLE 2 ème année Licence

Groupes 5 et 7

(2ème partie du programme)

La littérature algérienne d'après l'indépendance

I) Les années 1962 à 80 : une littérature au carrefour de l'Histoire

L'indépendance acquise, les données vont changer et les grands bouleversements politiques, économiques et culturels interviennent, c'est les années 70.

Il sera question dans la littérature d'alors de toutes les mutations que connaîtra le pays indépendant.

Le premier grand évènement culturel d'après 1962 est la création de l'Union des Ecrivains Algériens, l'UEA, le 28 octobre 1963. Elle avait pour Président Mouloud Mammeri et pour secrétaire général Jean Sénac. Faisaient partie de l'Union autant des écrivains francophones qu'arabophones.

L'union avait une charte qui définissait l'orientation de Lettres et les libertés de l'écrivain, il était consigné que les écrivains devaient être les porte paroles du peuple et traduire ses aspirations.

Une revue culturelle appelée *Novembre* a été créée en avril 1964, mais il n'y eut que quatre numéros.

Un prix littéraire de l'UEA a été créé, il a été attribué en décembre 1964 à Frantz Fanon, prix posthume, et en 1966 à Mohamed El Id El Khalifa parmi les auteurs arabophones et à Mohamed Dib parmi les auteurs francophones.

(Pour plus de détails et d'informations sur l'Union, faire des recherches et prise de notes)

Après l'indépendance, la scène littéraire connaît une nouvelle génération d'auteurs, la deuxième, de nouveaux noms, une nouvelle écriture trouve sa place aux cotés de celle des pères de la première génération.

Parmi les œuvres publiées sur dix années après l'indépendance :

1962, M. Dib, *Qui se souvient de la mer*, éd. Du Seuil, Paris.

1962, Assia Djebar, *Les enfants du nouveau monde*, éd. Julliard, Paris.

1962, Mourad Bourboune, *Le mont des genêts*, éd. Julliard, Paris.

1964, M. Dib, *Cours sur la rive sauvage*, éd. Du Seuil, Paris.
 1965, Rachid Boudjedra, *Pour ne plus rêver*, E NA, Alger, poèmes.
 1965, M. Mammeri, *L'opium et le bâton*, éd Plon, Paris.
 1965, M. Dib, *Le Talisman*, éd. Du Seuil, Paris, recueil de nouvelles.
 1966, Kateb Yacine, *Le polygone étoilé*, éd. Du Seuil, Paris.
 1967, Assia Djebar, *Les alouettes naïves*, éd. Julliard, Paris.
 1968, M. Dib, *La danse du roi*, éd. Du Seuil, Paris.
 1968, Mourad Bourboune, *Le Muezzin*, éd. Christian Bourgois, Paris.
 1969, Rachid Boudjedra, *La répudiation*, éd. Denoël, Paris.
 1970, Nabil Farès, *Yahia pas de chance*, éd. Du Seuil, Paris.
 1970, M. Dib, *Dieu en barbarie*, éd. Du Seuil, Paris.
 1970, Ali Boumahdi, *Le village des asphodèles*, éd. Laffont, Paris.
 1971, Nabil Farès, *Un passager de l'Occident*, éd. Du Seuil, Paris.
 1972, Mouloud Feraoun, *L'anniversaire*, éd. Du Seuil, Paris, (œuvre posthume).
 1972, Nabil Farès, *Le champ des Oliviers*, éd. Du Seuil, Paris.
 1972, Rachid Boudjedra, *L'Insolation*, éd. Denoël, Paris.

Pour TD, à lire *Qui se souvient de la mer* et *Cours sur la rive sauvage*, disponibles en PDF. Prise de notes sur les particularités de cette nouvelle écriture de M. Dib. L'analyse se fera séance tenante en TD.

Parmi l'ensemble des auteurs de cette période, Mohamed Dib est le plus prolifique, mais c'est sa deuxième manière d'écrire qu'il faudrait relever.

Cours sur la rive sauvage et *Qui se souvient de la mer*, sont des romans où Dib aborde un nouveau style d'écriture et de nouveaux thèmes, différents de la première trilogie. Pour lui, une nouvelle société est en train de naître, il y fait correspondre de nouveaux thèmes.

L'auteur rompt avec la première manière d'écrire et se lance dans une autre, écriture de la science fiction, de l'onirisme, de l'allégorie et du fantastique. Les personnages dans les deux romans, des couples qui se réveillent du cauchemar de la guerre de libération, ils sont perdus dans un nouveau monde, celui de l'après guerre, ils imaginent leur futur qu'ils essayent de créer.

Après cette nouvelle tentative d'écriture, Dib, reviendra à la classique dans d'autres œuvres.

Les autres auteurs de cette période ont abordé chacun ses thèmes, chacun dans son style, pour dire la société de l'après guerre.

En 1969 Rachid Boudjedra publie *La répudiation*, c'est son premier roman après le recueil de poésie en 1965. Romancier, poète, dramaturge, essayiste, scénariste et critique d'art, c'est un géant de la littérature et de la culture, un grand érudit.

Il a écrit une trentaine d'œuvres, tous genres confondus, ses deux derniers ouvrages datent de 2017, *La Dépossession* (éd. Grasset), roman, et *Les contrebandiers de l'Histoire*, (éd. Frantz Fanon, Algérie), un pamphlet.

Considéré comme "l'enfant terrible", l'auteur aborde une nouvelle forme d'écriture et une nouvelle thématique. Il est récipiendaire du prix " Les enfants terribles", créé par Jean Cocteau en 1970 pour *La répudiation*.

C'est le roman familial, non une autobiographie, le narrateur raconte le mal vécu pendant son enfance, ses relations d'avec son père qu'il culpabilise pour les violences infligées à l'ensemble de la famille et particulièrement à sa mère. Tout est passé au crible, le social, le politique, le religieux. Depuis *La répudiation*, Boudjedra a adhéré à une écriture moderne, adoptant les techniques du nouveau roman, ses influences sont souvent perceptibles. Ses préoccupations ne se sont pas limitées uniquement au fait de raconter, de témoigner, au fait de dire la société ou l'actualité, mais aussi à la subversion dans l'écriture, et les formes du récit, intérêt suprême de l'auteur.

Dans l'ensemble de l'œuvre, au-delà des péripéties du/des narrateur(s) et des personnages, il y a aussi et surtout le travail des mécanismes de l'écriture qui est à la fois un travail sur le langage et les mots, et un autre de la forme du récit.

Boudjedra affirme avoir été influencé par Kateb qu'il considère comme le plus grand écrivain, son influence s'étend aussi à d'autres auteurs particulièrement Louis Ferdinand Céline.

TD : à lire *La répudiation*, disponible en PDF, prise de notes habituelle. Lecture et analyse de passages en TD, séance tenante.

Dans la littérature féminine, Assia Djébar revient avec deux autres romans publiés successivement l'un après l'autre entre 1962 et 65.

De toutes les auteures, elle a été la plus prolifique, son dernier roman, *Nulle part dans la maison de mon père*, date de 2007, (éd Fayard, Paris), c'est une autobiographique franche, le je est bien celui de l'auteure.

Assia Djébar est doublement académicienne, elle a été élue membre de l'Académie Royale de Langue et Littérature Française de Belgique en 1999, et immortelle de l'Académie Française, première femme nord africaine et arabe à avoir été membre, élue en 2005, et décédée en 2015.

Ses deux romans de l'après indépendance ont été écrits pendant la guerre et traitent de ce sujet. *Les enfants du nouveau monde*, il est question entre autre de l'engagement des étudiants en mai 1956, roman du combat et de l'engagement.

(Lire et prendre notes pour plus de détails et d'informations sur l'auteure).

Les années 80 démentent les prophéties quant à la disparition naturelle de la littérature de langue française, de nouveaux auteurs se font connaître avec d'autres écritures et d'autres contestations.

Le roman algérien va prendre une autre tournure, il se renouvelle et se reconstruit avec l'arrivée sur la scène littéraire de nouveaux jeunes talents joignant leur parole à celle de leurs aînés lesquels poursuivent leur méditation.

Ont continué à produire, M. Dib et M. Mammeri parmi la première génération, Rachid Boudjedra parmi la deuxième génération, à cette époque il s'est par ailleurs mis à écrire en arabe, étant un parfait bilingue.

Sont venus se faire connaître d'autres auteurs, plus jeunes et plus contestataires, particulièrement Rachid Mimouni et Tahar Djaout avec :

Pour Mimouni :

Le printemps n'en sera que plus beau, 1978, éd. SNED, Alger.

La paix à vivre, 1983, éd. ENAL, Alger.

Le fleuve détourné, 1982, éd. Laffont, Paris.

Tombeza, 1984, éd. Laffont, Paris.

Pour Tahar Djaout :

L'exproprié, 1974, éd. SNED, Alger.

Les chercheurs d'os, 1984, éd. Du Seuil, Paris.

L'invention du désert, 1987, éd. Du Seuil, Paris.

Ces deux auteurs sont représentatifs des nouvelles voix contestataires, leurs thématiques sont nouvelles ainsi que leurs écritures qui les distinguent l'un de l'autre.

Une nouvelle écriture est née, baignant dans les rêves, dans les délires, c'est l'écriture d'une autre violence, de toutes les violences vécues au quotidien par les auteurs dans leur société dans un contexte d'intenses changements politico- socio- culturels, de tension et de désirs nouveaux.

Cette littérature reproduit de manière engagée les situations complexes d'un pays fraîchement venu à l'indépendance.

Dans *Le fleuve détourné*, il est question de cette indépendance détournée, de la révolution détournée, ce roman est toujours d'actualité.

Et *Tombeza*, c'est aussi le visage de l'Algérie abimée.

(Consulter documentation et prendre des notes pour plus de détails)

Tahar Djaout assassiné en mai 1993, pendant la décennie noire, il a d'abord été poète, puis romancier, auteur de la quête perpétuelle de l'identité illustrée en 1984 dans *Les chercheurs d'os* (éd. Du Seuil), récit d'un jeune homme qui parcourt l'Algérie pour ramasser les ossements des corps des disparus pendant la guerre de libération.

Tahar Djaout a été le fondateur de l'hebdomadaire *Ruptures* en janvier 1993.

(Faire des recherches pour plus de détails sur cet auteur).

La littérature de l'émigration :

En même temps que l'éclatement des Lettres qu'il y a eu en Algérie pendant les années 80, il est né en France aussi dans ces années là une littérature écrite par des jeunes enfants d'émigrés maghrébins nés ou arrivés très jeunes en France, et qui parle entre autre de l'Algérie.

Mais il serait difficile de la considérer comme algérienne ou comme française, elle est appelée " littérature de l'émigration" ou littérature "beur", ou aussi "littérature de l'entre deux".

Le mot "beur" a été inventé par les jeunes de la banlieue lyonnaise, c'est une création langagière, un néologisme, c'est du verlan, c'est le mot "arabe" dit à l'envers.

Entre les années 80-90, une vingtaine de romans paraissent, écrits par ces jeunes auteurs, ils racontent leurs quotidiens d'enfants issus de parents maghrébins et vivant dans une société où la culture est différente de celle qu'ils vivent à la maison.

C'est une littérature née dans les banlieues, qui parle de la vie dans les banlieues, recherchant une identité, parce que partagés entre deux pays, deux cultures.

Ecartelés entre deux mondes, les auteurs expriment leur perte et leur déchirement.

Pour la plupart c'est des romans autobiographiques, narrés à la troisième personne, les auteurs pratiquent un étonnant mélange des genres littéraires.

Racontant leurs enfances, cette deuxième génération, "ces enfants de nulle part",

donnent des images lumineuses du père et autant de la mère, des leçons d'amour et de fraternité des leurs, opposé souvent au constat accablant qu'il font de leur situation d'enfants inadaptés.

Les premiers auteurs et les premières œuvres qui sont à l'origine de cette littérature sont :

Mehdi Charef, *Le thé au harem d'Archy Ahmed*, 1983, éd. Mercure de France, Paris.

Akli Tadjer, *Les ANI du Tassili*, 1984, éd. Du Seuil, Paris.

Houaria Leïla, *Zeïda de nulle part*, 1985, éd. L'Harmattan, Paris.

Nacer Kettane, *Le sourire de Brahim*, 1985, éd. Denoël, Paris

Azouz Begag, *Le Gone du Chaâba*, 1986, éd. Du Seuil, Paris.

Ahmed Kelouaz, *Point kilométrique*, 1986, éd. L'harmattan, Paris.

Farida Belghoul, *Georgette*, 1986, éd. Barrault, Paris.

Lallaoui Mehdi, *Les Beurs de la seine*, 1986, éd. Arcantère, Paris.

Sakina Boukhedenna, *Journal- Nationalité : émigrée*, 1987, éd. L'harmattan, Paris.

Azouz Begag, *Béni ou le paradis perdu*, 1989, éd. Du Seuil, Paris.

Mehdi Charef, *Le harki de Meriem*, 1989, éd. . Mercure de France, Paris.

De tous ces premiers auteurs, c'est Azouz Begag qui est le plus prolifique, une cinquante d'œuvres à son actif, entre romans et essais.

Le dernier roman en date de Azouz Begag est de 2018, *Mémoires au soleil*, (éditions Du Seuil) et son dernier essai est de novembre 2019, *ONE, TWO, FREE VIVA L'ALGERIE*, (éd. Erick Bonnier), c'est un essai sur le hirak et les élections présidentielles de 2019 en Algérie.

Au-delà de ce que traitent les romans de Begag en thématique sur le quotidien des émigrés en France, les problèmes sociaux, politiques également, l'ensemble est submergé par une écriture sensible, l'amour qu'il voue à ses parents exilés, de vraies odes à l'amour de la parentèle.

Dans *Mémoires au soleil* (2018), autobiographie franche, c'est aussi le retour incessant dans les fins fonds du sétifois, les œuvres de Begag sans ancrées dans les racines algériennes et très précisément à Ouricia qu'il vénère, terroir parental.

Auteur très à l'écoute de la société algérienne et de ses soubresauts, dans *ONE, TWO, FREE VIVA L'ALGERIE*, la réalité proche et actuelle est analysée, hirak et élections présidentielles, de tous les points de vue. Hymne et plaidoyer en faveur du hirak, c'est aussi de la corruption des élites politiques qu'il s'agit.

Lecture de passages des deux ouvrages et analyse séance tenante en TD.

Dans l'actualité de la littérature Beur, une autre nouvelle jeune auteure, Dalie Farah, publie en 2019 son premier roman, *Impasse Verlaine*, (éd. Grasset, Paris). Un roman à tendance autobiographique, d'une écriture fluide, chargée d'humour et de tendresse de la narratrice envers sa mère.

A précédé Dalie Farah, Nina Bouraoui, venue à l'écriture en 1991 avec *La voyeuse interdite*, (éd Gallimard), et en 1992 avec *Point mort*, (éd Gallimard).

Elle est la plus prolifique des femmes, quelque dix sept romans à son actif, le dernier en date est de 2020, *Otages*, paru chez Lattès éditions.

Très complexe comme auteure, Bouraoui s'affirme dans le "je" et le "jeu" du double. L'écriture du corps est l'un des sujets dominants, elle écrit et inscrit son corps dans ses œuvres.

Lecture et analyse de quelques passages de ces deux auteures en TD.